Bibliographie

Objekttyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Revue de Théologie et de Philosophie**

Band (Jahr): **16 (1966)**

Heft 6

PDF erstellt am: **27.05.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

HISTOIRE DE L'EGLISE ET DE LA PENSÉE CHRÉTIENNES

PIERRE PRIGENT : *Justin et l'Ancien Testament.* L'argumentation scripturaire du traité de Justin contre toutes les hérésies comme source principale du Dialogue avec Tryphon et de la première Apologie. Paris, Editions J. Gabalda, 1964, 357 p.

Le titre de cet intéressant livre est — comme l'affirme son auteur lui-même — ambigu. Il doit être interprété dans le sens du sous-titre. De fait, M. Prigent continue dans le présent travail (qui est sa thèse de doctorat) sa recherche sur les *testimonia* dans le christianisme primitif dont il avait présenté un premier résultat dans son ouvrage intitulé *L'Epître de Barnabé I-XVI et ses sources* (1961), et qui avait trouvé un bon écho chez les spécialistes. Or M. Prigent, cette fois-ci, arrive à d'autres conclusions. Il est de l'avis — et, dès le début, il ne dissimule pas son hypothèse de travail — que Justin utilise son Traité contre toutes les hérésies comme source principale de son Dialogue et de sa première Apologie. Cette thèse est soutenue par une exégèse minutieuse de tous les passages entrant en ligne de compte, exégèse qui doit susciter l'admiration du lecteur pour la sagacité de l'auteur. De plus, la matière est présentée de telle manière que l'on a parfois l'impression de lire un roman policier : les arguments ne forment qu'une longue chaîne de « preuves » où les moindres indices qui peuvent corroborer la thèse principale ont trouvé leur place. — Puisqu'il n'est pas possible de résumer l'ouvrage sans simplifier abusivement la subtilité de l'argumentation, je me bornerai à retenir les points essentiels : 1. M. Prigent montre (à la suite de W. Bousset) que Justin, dans son Dialogue, a certainement utilisé des sources. 2. Il prouve, en outre, que Tertullien et Irénée se sont souvent inspirés de la même tradition que Justin. 3. M. Prigent, cependant, va plus loin ; d'après lui, Justin se référerait au *Syntagma* que Tertullien et Irénée, de leur côté, auraient utilisé. Bien que cet écrit soit perdu, M. Prigent croit pouvoir reconstituer, sur la base d'une comparaison des textes l'ayant utilisé, son contenu principal, et même l'ordre dans lequel ce contenu était présenté. Il devait s'y trouver (outre la polémique contre les hérésies, bien sûr) des sections sur la chute de Satan et des anges, sur la récapitulation (Adam-Christ ; Eve-Marie) et sur l'eschatologie comprenant la résurrection corporelle, le millénium et le châtiment de Satan et des siens par le feu ; ensuite des sections sur la préexistence et la naissance miraculeuse du Christ, sur sa passion et sa résurrection, sur le châtiment de l'Israël incrédule et la vocation des païens qui implique l'abolition de la loi rituelle. En d'autres termes : le *Syntagma* aurait contenu la majorité des thèmes et des exégèses bibliques qui apparaissent dans le Dialogue. — On se réjouirait de ce résultat précis, si on n'avait pas l'impression qu'il est trop souvent le fruit d'une *petitio principii*. Je ne peux m'empêcher de soulever quelques questions critiques : 1. Est-il plausible qu'un auteur tel que Justin se copie lui-même si maladroitement, en séparant constamment dans le Dialogue ce qui faisait un ensemble dans le *Syntagma* et en simplifiant outre

mesure sa propre pensée ? Dans ces conditions, je me vois placé devant l'alternative ou bien d'admettre que le Dialogue n'est pas composé par Justin ou bien de soupçonner que le *Syntagma*, dans la forme proposée par M. Prigent, n'a jamais existé. 2. Ne serait-il pas plus simple de voir dans Dial. 80, 3 (l'ouvrage que Justin *va* composer) une allusion au *Syntagma* ? (Le Dialogue serait donc *antérieur* au *Syntagma*. M. Prigent, p. 67 s., est amené à un tour de force, me semble-t-il.) 3. Irénée et Tertullien, les « fervents utilisateurs du célèbre Traité hérésiologique » (p. 221), n'auraient-ils pas eu l'honnêteté d'indiquer un peu plus souvent la source dont ils ont puisé ? 4. Je suis bien d'accord avec M. Prigent que Tertullien, Irénée et Justin (dans ses œuvres connues) dépendent d'une source commune (le livre de M. Prigent le montre d'une manière concluante). Il est aussi entendu que les *testimonia* (ensemble avec leur interprétation) — et dans un ordre souvent bien déterminé (M. Prigent l'a montré) — y jouaient un grand rôle. Mais n'est-il pas plus sage de parler vaguement de « tradition catéchétique » ou de « Schulbetrieb » (cf. la tradition des « presbytres ») au lieu de vouloir préciser davantage, et jusque dans les détails littéraires, sa provenance ? Malgré l'effort louable de M. Prigent, la part de l'hypothèse me semble trop grande et ne remplace, en somme, que le X par un Y. — Quoi qu'il en soit, le nouveau livre de M. Prigent est stimulant et mérite d'être lu attentivement. Car on y découvre, à côté de la thèse principale, des discussions de grand intérêt : le traité sur la résurrection attribué à Justin serait, malgré l'opinion courante, une œuvre authentique de l'apologète ; le traité contre les Juifs et le IIIe livre *Adv. Marcionem* de Tertullien remonteraient à une source commune, à savoir l'ébauche de l'*Adv. Marc.* (contre Quispel). — Notons, pour terminer, que même si on ne peut se rallier à sa thèse principale, le livre de M. Prigent garde toute sa valeur de documentation. Grâce à sa méthode de travail soigneuse et solide, l'auteur nous a fourni une vraie mine d'or de renseignements sur l'interprétation patristique de l'Ancien Testament (sous ce rapport, les *indices* sont très utiles). Dans ce dernier domaine, nous attendons encore beaucoup de Strasbourg !

WILLY RORDORF.

CLÉMENT D'ALEXANDRIE : *Le pédagogue*, tome II. Texte grec. Traduction de Claude Mondésert. Notes d'Henri-Irénée Marrou. Paris, Editions du Cerf, 1965, 246 p. Sources chrétiennes, 108.

En présentant le tome I (S.C. 70), j'ai dit l'intérêt de l'ouvrage et de cette traduction : le tome II ne les dément pas, bien que Mme Harl ait remis la plume du traducteur au P. Mondésert. Elle est peut-être légèrement moins littérale, mais elle est d'une grande précision ; si elle est parfois déroutante, elle le doit au style même de Clément. — Les notes sont toujours de M. Marrou, brèves, précises, nécessaires. Elles sont quelquefois discutables seulement lorsqu'elles proposent une interprétation, mais on sait la difficulté à donner à ces textes leur vraie résonance. — Ce tome II donne la première partie de l'essai difficile et pittoresque de développer une morale quotidienne pratique pour cette époque : nourriture, boisson, mobilier, banquets, conversations, parfums et couronnes, sommeil, procréation, vêtement, etc. Cela tient du traité de savoir-vivre, de la morale philosophique et de l'éthique chrétienne. C'est un travail passionnant et décevant et toujours à refaire, quoi qu'en pensent ceux qui seraient tentés de regarder ces pages du haut de la « morale nouvelle ».

JEAN SAUTER.

ROLAND H. BAINTON : *Notre Eglise a deux mille ans.* Traduction André Péry. Genève, Labor et Fides, 1964, 224 p.

Cet ouvrage est une narration très simplifiée des principales étapes de l'histoire de l'Eglise des origines à notre époque. L'auteur semble avoir voulu s'adresser à la jeunesse et fait ainsi une large place à l'anecdote, ce qui donne à son exposé quelque chose de déséquilibré. Ce déséquilibre est encore accentué par la place qu'occupe l'histoire de l'Eglise dans les pays anglo-saxons par rapport à celle, infime, réservée aux Eglises orientales, par exemple. Les vingt-quatre chapitres de ce livre nous conduisent de la première Eglise à la « conversion » de l'empire romain, en passant par les persécutions et la première expansion du christianisme dans l'empire ; puis du monachisme à la transformation qui aboutit à l'Eglise du Moyen Age en passant par les invasions, les missions vers le nord de l'Europe et la constitution de l'Eglise d'Orient. Ensuite nous voyons défiler sous nos yeux la Réforme et son expansion, la création de la Société de Jésus, l'avènement du rationalisme, le Réveil, en particulier dans les pays anglo-saxons, et enfin, quelques épisodes, très brièvement suggérés, de l'histoire de l'Eglise au XXe siècle. — Facilement accessible, optimiste — « s'il arrivait, malgré tout, que la folie et les crimes des hommes entraînent le monde à sa perte, l'Eglise serait là encore pour garder ses enfants du désespoir en témoignant dans la foi de la vie qui triomphe de toute mort » (p. 222) — ce livre n'en garde pas moins un caractère un peu simpliste.

OLIVIER FATIO.

ROMANOS LE MÉLODE : *Hymnes*, tome III, Nouveau Testament (XXI-XXXI). Introduction, texte critique, traduction et notes par José Grosdidier de Matons. Paris, Editions du Cerf, 1965, 368 p. Sources chrétiennes, 114.

Cette excellente édition, accompagnée d'une traduction de valeur continue à paraître régulièrement, avec des introductions de premier ordre à chaque hymne (celle du 2e hymne des 10 vierges est la plus développée). — Les onze hymnes de ce volume chantent encore le Ministère du Christ (2e partie de la 2e section : N.T.) : des miracles (le Possédé, l'hémoroïsse, la multiplication des pains, l'aveugle-né, Lazare), des paraboles (l'enfant prodigue, le riche et Lazare, les dix vierges). Certains sont très beaux. — Ils sont de valeur, de longueur et d'authenticité diverses. Le texte est parfois en mauvais état. Mais après Tomadakis et Maas (deux hymnes seulement n'ont pas été édités par les deux ou l'un d'entre eux), M. Grosdidier de Matons s'est attaché à leur donner la meilleure forme avec érudition et sûreté mais humilité aussi, quand un problème reste ouvert ou quand il faut juger la valeur d'un hymne.

JEAN SAUTER.

La première Vie grecque de saint Pachôme. Introduction critique et traduction par A.-J. Festugière, O.P. Paris, Editions du Cerf, 1965, 248 p., 2 pl. Les moines d'Orient, t. IV/2.

Avec cette traduction de la première (et la plus importante) des Vies grecques publiées en 1932 par F. Halkin, le P. Festugière achève son œuvre de traductions toutes nouvelles de textes importants du monachisme ancien de Constantinople, de Palestine et d'Egypte. — La traduction ne comprend que

85 pages de ce volume. Nous n'en redirons pas les grandes qualités. Peut-être, dans sa volonté de la rendre parfaitement claire, l'auteur a-t-il parfois précisé tel texte sujet à diverses interprétations, mais ces passages sont rares. Il n'y a presque pas de notes, contrairement aux volumes précédents, car tout le travail du commentateur s'est concentré dans une introduction de 150 pages. L'auteur y reprend le problème point encore résolu de la valeur comparée des diverses sources littéraires de Pachôme, le père du cénobitisme égyptien. Après Peeters, Lefort, Chitty, il apporte une contribution solide au problème. Il compare la Vie grecque avec les vies coptes (et la vie arabe publiée par Amélineau) par une analyse serrée de chaque paragraphe et il étudie la grammaire et le style de cette Vie. Ses conclusions sont équilibrées : la Vie grecque est une compilation, ni très supérieure, ni très inférieure aux compilations coptes ; elle utilise des textes coptes déjà en forme de Vie et d'autres sources. Elle est écrite dans un grec vulgaire, assez commun et pourrait être l'œuvre d'un des frères interprètes. — Il faudrait plus qu'une brève recension pour discuter les analyses de l'auteur, mais elles apportent une réelle contribution à la solution d'un problème difficile, mais très important pour l'histoire du monachisme ancien et la littérature hagiographique.

JEAN SAUTER.

† ALEXANDRE VIDIER (1874-1927) : *L'historiographie à Saint-Benoît-sur-Loire et les miracles de saint Benoît.* Paris, Picard, 1965, 313 p.

On sera reconnaissant aux moines de l'Abbaye de Saint-Benoît de Fleury d'avoir publié, dans un magnifique volume, le travail de diplôme de l'Ecole des Chartes de feu Alexandre Vidier, inspecteur général des Bibliothèques et des Archives de France, mort en 1927. — Pour pouvoir bien comprendre les « Miracles de saint Benoît », Vidier expose d'abord les sources relatives à l'histoire de l'Abbaye de Saint-Benoît, car, dit-il, « il me semble en effet impossible que l'on puisse faire la critique de productions historiques émanées d'une localité et relatives à son histoire si l'on ne connaît pas, d'une part, l'histoire de cette localité et, d'autre part, au moins sommairement, les ouvrages historiques qui ont pu être écrits au même endroit » (p. 18). Vidier donne ainsi un inventaire détaillé des anciens manuscrits de l'Abbaye : il fait en quelque sorte la reconstruction de la bibliothèque du couvent au Moyen Age. Il présente en particulier l'Historia Francorum, d'Aimoin, l'Historia Ecclesiastica, d'Hugues de Fleury, le Liber qui modernorum regum Francorum continet actus, du même Hugues de Fleury, puis il présente des histoires locales telles que les Annales floriacenses, le catalogue des Abbés de Fleury, l'histoire des Abbés de Fleury, par Aimoin, le Fragmentum historicum de tributo Floriacensibus imposito. Il ajoute pour finir quelques biographies de saints, et quelques traités politiques. Cette partie historiographique se termine par une édition richement commentée des Obituaires de Fleury. — Sur la base de ce travail historique général, Vidier entreprend, dans une seconde partie, une étude des « Miracles de saint Benoît », de leur composition et de leurs auteurs. L'Abbaye de Fleury, dès le VIIIe siècle, passa pour posséder les reliques du saint, législateur des moines d'Occident. De nombreux miracles se produisirent : l'abbaye devint alors un centre de pèlerinage important, elle s'enrichit rapidement et les études y furent brillantes. Dès le IXe siècle quelques moines entreprirent de raconter ces miracles ; pour les rendre vraisemblables et plus éclatants, ils sentirent la nécessité de toujours préciser les circonstances historiques, de déterminer les localités,

de rapporter les faits et gestes des personnages. Cette méthode les conduisit à donner autant de place à l'histoire qu'à l'hagiographie ; ainsi, ces « Miracles » représentent bien plus qu'une simple collection d'histoires miraculeuses, car ils contiennent d'importants renseignements, non seulement pour l'histoire de l'abbaye, mais également pour l'histoire des rois de France. — On trouvera entre autres, dans l'appendice de cet ouvrage, le catalogue de la bibliothèque de Fleury au XIe siècle, et un tableau de la dispersion des manuscrits de l'abbaye depuis 1562. — Les moines de Fleury ont complété avec grand soin le travail de Vidier en mentionnant en note toute la littérature qui a paru sur ce sujet depuis la rédaction de l'ouvrage, en sorte que ce livre, au début duquel se trouvent une biographie de l'auteur et la liste de ses œuvres, représente la contribution la plus récente, et en grande partie définitive, sur le sujet qu'il traite.

OLIVIER FATIO.

GOTTFRIED W. LOCHER : *Testimonium internum.* Calvins Lehre vom Heiligen Geist und das hermeneutische Problem. Theologische Studien, Heft 81. Zürich, EVZ-Verlag, 1964, 30 p.

Les théologiens contemporains qui repoussent le schéma sujet-objet s'efforcent de résoudre le problème de la relation entre la Parole de Dieu et la foi par l'interprétation existentiale de l'Ecriture. G. Locher nous rappelle la réponse donnée par Calvin à ce problème herméneutique : « Dieu besogne doublement en nous : au-dedans par son Esprit, au-dehors par sa Parole. » Cette doctrine du double témoignage présente l'avantage de faire coïncider la connaissance de Dieu et la connaissance de soi. Du même coup, se trouve éliminé le danger de l'objectivation et du subjectivisme.

HARTMUT LUCKE.

HISTOIRE DE LA PHILOSOPHIE

PAUL DIEL : *Le symbolisme dans la mythologie grecque.* Préface de Gaston Bachelard. Paris, Petite bibliothèque Payot, 1966, 252 p.

Il s'agit là d'une nouvelle édition (première édition, 1952), mais entièrement revue et qui touche à des problèmes d'une telle importance qu'il faut bien s'y arrêter un instant. — Les historiens et philologues qui reprocheraient à l'auteur certaines inexactitudes de détail auraient à la fois raison et tort : raison, car il aurait mieux valu que ces erreurs fussent corrigées ; tort, car au niveau où le livre nous situe, elles demeurent vénielles auprès des intuitions fondamentales et des horizons imprévus que cet exposé nous découvre. — Ce que le mythe nous apprend, selon M. Diel, dont on connaît les travaux sur *Psychologie de la Motivation* (1948), sur la *Divinité* (1950) et *La Peur et l'Angoisse* (1956), c'est que, dès les temps les plus reculés, l'homme a éprouvé un *sentiment de culpabilité*, et que ce sentiment contient en soi nécessairement « la prévision obscure d'une direction sensée de la vie » (p. 17). En tant que phénomène élémentaire d'adaptation, il joue le rôle de l'instinct animal, mais il doit conduire l'homme à un état supérieur de lucidité mentale où le sens de la vie n'aura plus besoin d'images pour se révéler. En interrogeant les mythes, nous nous interrogeons donc sur nous-mêmes et sur le sens de notre destin. — Cette investigation, M. Diel la conduit selon une méthode originale qui, tout en rendant hommage à Freud, Jung et Adler, s'en écarte assez nettement. Deux thèmes lui paraissent se

dégager des mythes : un thème métaphysique sur *la cause première de la vie*, et un thème moral sur *la conduite sensée de la vie*. Dans les deux cas, l'homme se manifeste comme une créature appelée à vaincre des monstres, et ceux-ci symbolisent soit une *exaltation* maladive du moi qui prétend conquérir un état divin — c'est la *vanité* (que nous appellerions plutôt démesure ou *hubris* en terminologie grecque) — soit un *abêtissement* qui ôte à l'âme tout ressort, toute animation personnelle — c'est la *banalisation*. Pascal l'avait déjà dit : l'homme n'est ni ange ni bête. — Les mythes d'Icare, Tantale, Phaéton, Ixion, Belléro-phon, Persée traduisent une surtension nerveuse qui conduit ces héros à ambitionner le surhumain (surconscient) pour retomber ensuite dans l'infrahumain (subconscient). Les mythes de Midas, Eros et Psyché, Orphée et surtout Œdipe développent le phénomène inverse, celui de l'âme qui s'avilit par un abandon passif à la perversion du conventionnel, de l'uniforme, de l'anonyme. — La lutte contre la banalisation est incarnée en des figures telles que Jason, Thésée, Héraclès, Asclépios, Prométhée. — Nous ne saurions discuter ici ces interprétations, auxquelles nous sommes loin de nous rallier sur tous les points. L'homme grec y apparaît, et cela est fort juste, comme *responsable de son destin*, même et surtout quand une nécessité atavique, sociale ou matérielle paraît le contraindre. Tout se ramène en définitive au développement d'une même histoire qui appelle le héros à passer de l'innocence animale (inconscient) à la spiritualité personnelle (surconscient), non sans le menacer de s'égarer dans la voie de l'intellectualisation (conscient) ou de l'abêtissement (subconscient). On retrouve dans ce schéma les étapes de l'itinéraire judéo-chrétien : inconscience paradisiaque, surconscience céleste, et les deux dangers : conscience terrestre et subconscience infernale. — Il serait souhaitable qu'une étude plus approfondie soit consacrée, ici même, aux thèses de M. Diel, dont on ne niera ni l'originalité ni le pouvoir de suggestion.

RENÉ SCHAERER.

PAUL THION : *Foi et théologie selon Godefroid de Fontaines*. Paris, Bruges, Desclée De Brouwer, 1966, 273 p. (Museum Lessianum, section théologique, 61.)

Ce livre fort intéressant nous fait sortir des généralités et nous introduit clairement dans le détail de la doctrine de Godefroid de Fontaines (ou de Liège) et de plusieurs autres auteurs du XIIIe siècle, comme Henri de Gand, Gilles de Rome, Pierre d'Auvergne, etc., dont seuls les spécialistes connaissent la pensée. Un public plus large pourra dorénavant prendre connaissance de la problématique chrétienne de la fin du XIIIe siècle relative aux rapports de la raison et de la foi et à la notion de théologie. La position de Godefroid de Fontaines est que la théologie n'est pas une science au sens strict, parce que la science ne se définit pas seulement par l'enchaînement logique de ses propositions, mais encore par l'évidence de ses présupposés. Or ici les présupposés sont obscurs. Ce qui n'empêche pas la théologie d'être une science en un sens plus large, et même la plus haute des sciences en tant qu'elle traite de l'objet le plus haut. Dans le mouvement qui aboutit à la dissociation de la raison et de la foi, Godefroid occupe donc une place importante entre saint Thomas d'Aquin et Ockham. Ce livre la détermine avec toute la précision et toutes les nuances souhaitables.

FERNAND BRUNNER.

ELISABETH GEMMEKE : *Die Metaphysik des sittlich Guten bei Franz Suarez.* Freiburger theologische Studien, LXXXIV, Freiburg, Herder, 1965, 291 p.

Cette thèse fort savante nous offre en fait plus qu'une analyse du seul problème de la métaphysique du bien moral dans la pensée de Suarez. C'est d'abord l'époque avec ses mouvements de pensée, sa problématique spécifique, les auteurs ensuite qui influencent Francesco Suarez (I. de Loyola, saint Thomas), ceux auxquels il s'oppose (Vasquez notamment) qui nous sont présentés. Puis la métaphysique du penseur espagnol est analysée, ce qui est de bonne méthode puisque c'est sur elle que repose sa pensée morale proprement dite. Celle-ci enfin occupe les deux dernières parties, les plus importantes, de l'ouvrage. Qu'est-ce que le bien ; quel est l'être moral, et dans celui-ci, quelle est la part de la raison, de la volonté et de la liberté ; en quoi consiste le bien moral, et quel est son rapport avec la loi, le bien physique, la bonté objective ; y a-t-il un mal moral, et quel est-il ? Autant de questions auxquelles Mme E. Gemmeke répond avec finesse et profondeur. Aussi est-ce tout un aspect de la pensée scholastique, l'originalité d'un penseur important qui, par la lecture de ce livre, nous deviennent évidents.

MICHEL CORNU.

NIKOLAUS VON KUES : *Philosophisch-theologische Schriften*, herausgegeben von Leo Gabriel, übersetzt und kommentiert von Dietlind und Wilhelm Dupré, Band II. Wien, Herder, 1966, 732 p.

On a déjà rendu compte ici de l'entreprise de Leo Gabriel. Il s'agit de donner en trois volumes maniables une *editio minor* bilingue des écrits philosophiques et théologiques de Nicolas de Cues, afin de répandre la connaissance de la pensée du philosophe et d'en faciliter l'étude. Ce second volume comprend neuf traités, dont le *De conjecturis* et le *De possest*. L'ordre systématique suivi dans cette édition a été expliqué dans le tome I, aux pages XXV et XXVI. Une brève introduction générale et des introductions courtes et précises consacrées aux différents traités précèdent l'édition du texte qui ne peut manquer de rendre de grands services. Malheureusement, pour éviter de faire un livre de plus de 900 pages, il a fallu imprimer une partie importante de ce tome en petits caractères.

FERNAND BRUNNER.

P. MARIN MERSENNE : *Les Méchaniques de Galilée.* Paris, Presses Universitaires de France, 1966, 83 p.

Quelle heureuse idée de publier ce résumé des *Meccaniche* de Galilée, résumé rédigé par Mersenne à l'intention des architectes, ingénieurs, fonteniers, philosophes et artisans ! — Une introduction de M. Rochot évoque les circonstances dans lesquelles l'ouvrage a été conçu : Galilée venait d'être condamné. Mersenne avait d'abord songé à prendre sa défense puis il s'était ravisé. Cependant « cette publication, à sa date, donnait à un large public une idée juste des résultats de cinquante ans de recherches en statique, et constituait, sinon une défense directe de Galilée contre ses juges, du moins une réparation du tort qui lui était fait » (p. 2). Dans cette introduction, M. Rochot discute de la date réelle de la parution de cet opuscule. — On retrouve, dans cette édition, les qualités de tact, de scrupule et d'érudition qui caractérisent les autres publications de M. Rochot.

ANTOINETTE VIRIEUX-REYMOND.

RENÉ DESCARTES : *Regulae ad directionem ingenii*, texte critique établi par Giovanni Crapulli avec la version hollandaise du XVIIe siècle. La Haye, Martinus Nijhoff, 1966, 120 p.

Cette nouvelle édition critique des *Regulae* présente, à côté l'un de l'autre, le texte latin et une source nouvelle, la version hollandaise de J. Glazemaker parue en 1684 à Amsterdam. Ch. Adam n'avait utilisé, pour son édition de 1908, que l'édition princeps de 1701 et la copie conservée dans les papiers de Leibniz à Hanovre. Giovanni Crapulli rattache la version hollandaise, qu'il est le premier à prendre en considération, à une copie manuscrite distincte de celle de Leibniz et du manuscrit utilisé en 1701. On verra dans l'introduction les explications de l'éditeur sur la tradition manuscrite. Relevons ce passage : « Descartes a-t-il rédigé plusieurs fois le traité des *Regulae* ? Ni l'examen des variantes, ni la forme du traité ne permettent de répondre affirmativement à cette question. Les variantes en effet peuvent toutes s'expliquer par des phénomènes ordinaires de transcription ou d'adaptation dans le cas de passages défectueux ou douteux. D'autre part la nature « syllogique » du traité exclut, autant que son inachèvement, l'hypothèse d'une autre rédaction : l'auteur en effet semble avoir utilisé des fragments et des notes d'époques antérieures sans aboutir à une élaboration accomplie et unitaire. En outre, il n'a développé que la première moitié de l'œuvre, dont il livrait l'ébauche dans le commentaire de la règle XII » (p. XXI). L'ouvrage est orné d'un hors-texte et enrichi d'appendices : notes de Beeckman, passage de *La logique ou l'art de penser*, témoignage de Nicolas Poisson, et autres documents relatifs à l'histoire de ce traité cartésien de jeunesse dans lequel la doctrine future du maître se dessine déjà avec précision.

FERNAND BRUNNER.

MICHEL DE MONTAIGNE : *Les Essais*. Lausanne, La Guilde du Livre, 1965, 1390 p.

Cette magnifique édition, conforme au texte de l'exemplaire de Bordeaux, comprend les additions de l'édition posthume, l'explication des termes vieillis et la traduction des citations, une étude sur Montaigne, une chronologie de sa vie et de son œuvre, le catalogue des livres qu'il possédait et de ceux qu'il a en tout cas lus, la liste des inscriptions qu'il avait fait peindre dans sa fameuse bibliothèque, des notices, des notes, un appendice sur l'influence des *Essais*, des jugements sur Montaigne, un aperçu des sources et un précieux index. — Pierre Villey, professeur à la Faculté des lettres de Caen, avait consacré sa vie, au début du siècle, à donner une édition scientifiquement excellente des *Essais*. Elle ne tarda pas à être épuisée. La présente édition est en somme celle de Villey, mais revue et complétée par V. L. Saulnier, de la Sorbonne. Il est heureux que ce monument scientifique et littéraire, au surplus relié plein marocco rouge, soit ainsi offert aux étudiants, professeurs, amis de Montaigne, au grand public cultivé en général, à un prix raisonnable.

CHRISTOPHE BARONI.

PHILIPPE SELLIER : *Pascal et la liturgie*. Paris, Presses Universitaires de France, 1966, 144 p.

On n'a pas encore tout dit sur Pascal. Cet ouvrage le montre excellemment. L'auteur s'est avisé qu'après sa seconde conversion, Pascal assistait régulièrement aux offices religieux de Port-Royal et que cette habitude pouvait avoir

quelque influence sur sa pensée. De fait, l'auteur relève l'abondance des réminiscences liturgiques dès 1656. L'image classique de Pascal s'en trouve transformée : « Le livre que Pascal eut le plus souvent entre les mains, de 1655 à sa mort, ne fut ni Montaigne, ni saint Augustin, ni peut-être même la Bible, mais le Bréviaire parisien » (p. 21). La Bible et particulièrement les psaumes se présentent à Pascal, ou sont lus par lui, à travers la liturgie. L'auteur ne se contente pas d'un inventaire de l'apport de la liturgie dans l'œuvre pascalienne, mais il se sert de cette source pour tenter de dater certains textes, comme la lettre sur la fin du monde (lettre 1 d'Adam), certains fragments des *Pensées*, l'Abrégé de la vie de Jésus-Christ, la Prière pour le bon usage des maladies, etc. Cet ouvrage, qui permet de pénétrer dans l'intimité de la méditation et de la prière de Pascal, est enrichi d'annexes comprenant en particulier un index des citations bibliques de l'œuvre pascalienne avec l'utilisation liturgique de ces textes. Il commence par une belle préface d'Henri Gouhier.

FERNAND BRUNNER.

FRIEDRICH JONAS : *Die Institutionenlehre Arnold Gehlens*. Tübingen, Mohr, 1966, 105 p.

Il s'agit vraisemblablement d'une dissertation académique, consacrée à l'aspect social de la recherche de Gehlen, lequel est plus connu comme anthropologue. — L'auteur centre sa présentation sur un point fondamental : l'institution, pour Gehlen, ne présuppose aucune dualité entre une volonté de réaliser l'institution, et cette dernière comme réalité. Ce monisme propre à Gehlen doit être rapproché des théories françaises de l'institution que l'on peut trouver, par exemple, chez un Hauriou. Leur père à tous deux, c'est Aristote. — Philosophiquement, l'auteur insiste très justement sur la différence qu'il y a entre le présupposé *moniste*, et l'intention seconde de synthèse. Car on réunit par synthèse ce qui était séparé, tandis qu'ici il s'agit d'épouser le mouvement interne d'une réalité non encore dissociée. La page 52 du texte est à cet égard très heureusement explicite.

J.-CLAUDE PIGUET.

NORBERT HUGEDÉ : *Le cas Teilhard de Chardin*. Préface de Jean Rostand. Paris, Fischbacher, 1966, 200 p.

Etes-vous pour ? Etes-vous contre ? C'est ainsi qu'on pose le cas Teilhard, dans le monde aujourd'hui. Et il faut bien prendre parti : car on est embarqué. Jamais, je crois, un jésuite n'a autant divisé l'opinion depuis le XVIe siècle. — Moi, qui suis « contre », ai lu avec intérêt ce petit ouvrage, sans m'en dissimuler les défauts. Car l'auteur se montre, sous une couverture assez objective, très violent, quoiqu'il ne tombe jamais dans la polémique. Teilhard, dit-il, n'est pas théologien, mais mystique ; il n'est pas savant, mais ressemble à un « aventurier amateur » (p. 65). Sa morale est « dangereusement rassurante » (p. 101). — Ces citations donnent la pointe extrême d'un ton qui n'est heureusement pas soutenu. L'argumentation de l'auteur, en revanche, est subtile, et bien souvent convaincante. A mon avis il a démontré la part de *mystification* (intellectuelle, et même matérielle, dans le cas du sinanthrope) qui entoure le « cas Teilhard », et à laquelle celui-ci s'est pour le moins prêté. Et même si les faits imputés à Teilhard devaient être inexacts (ce dont je ne saurais juger), il n'en reste pas

moins que le cas Teilhard témoigne, sinon d'une mystification, du moins d'un *mythe* — le plus curieux des mythes de notre temps et de notre civilisation occidentale.

J.-CLAUDE PIGUET.

DANIEL J. SHINE : *An interior metaphysics. The philosophical synthesis of Pierre Scheuer, S.J.*, Weston, Mass., Weston College Press, 1966, 198 p.

Pierre Scheuer (1872-1957) est un jésuite belge dont l'influence sur l'école philosophique de Louvain fut profonde. Ce livre contient la traduction anglaise d'un essai du P. Isaye sur la pensée de Scheuer, et de douze textes dus au philosophe, dont un seulement a paru avant sa mort dans la *Nouvelle Revue théologique*, n° 53 (1926). La philosophie de Scheuer se développe du point de vue du sujet ou de la personne. La source en est l'expérience que fait l'homme, être pensant, en se reconnaissant lui-même comme l'identité active du réel et de l'intelligible. Le P. Isaye présente la philosophie de Scheuer comme une philosophie de l'intériorité et pourtant comme une pensée rigoureuse. Elle n'est pas basée sur la science ; sa méthode est *a priori* transcendantale comme celle de Kant. Scheuer s'écarte cependant de Kant, par exemple sur la doctrine du moi : il découvre, comme élément nécessaire en tout jugement, l'affirmation existentielle de l'ego métempirique par lui-même. Ce recueil de textes est tout entier une étude de l'homme en tant qu'intelligent, une étude aussi de la sensation et de la volonté, qui se veut fidèle à l'aristotélisme tout en acceptant quelque chose du kantisme. L'auteur pense ainsi renouveler la philosophie catholique.

FERNAND BRUNNER.

La Biologie, acquisitions récentes. Paris, Aubier, 1965, 305 p.

Un premier problème concernant la biologie (L'expérience en biologie) a été confié, lors de la XXIVe semaine de synthèse, au professeur Paul-Emile Pilet. Pour la XXVIe semaine de synthèse sur les *Acquisitions récentes en Biologie*, les directeurs du C.I.S. se sont adressés à d'autres biologistes de renom (André, Bösiger, Bouhot, Bourlière, Claude, Fessard, Gabe, Grassé, Martoja, Moyse, Nitsch, Rostand, Tétry, Valérien, Wolff). Les textes sont très clairs et ils sont accompagnés de nombreux clichés ; il vaudra mieux commencer par le texte de Mlle Tétry qui donne de nombreuses définitions sur les acides nucléiques, définitions qui seront précieuses pour la compréhension des autres textes. — Le lecteur non seulement apprend quels sont les progrès récents de la biologie, mais encore il découvre leurs contrecoups économiques et sociologiques. On produit de grandes quantités d'ananas aux îles Hawaï : « Les ananas, étant des plantes de jours courts, sont induits à fleurir au cours de l'automne et de l'hiver, et fleurissent au printemps suivant. Il en résulte un gros ennui pratique : tous les ananas arrivent à maturité en même temps. Au moment de la récolte, il faut beaucoup de main-d'œuvre à la fois, mais, pendant le reste de l'année, on ne sait comment l'occuper. Lorsqu'on a réussi à montrer que des auxines synthétiques comme l'acide 1-naphtylacétique, provoquaient la floraison de l'ananas, on a pu établir une sorte de plan de rotation des cultures et amener à floraison et à maturation un champ après l'autre, distribuant ainsi la

période de production sur tous les mois de l'année » (p. 145). — En fermant le livre, le lecteur se rendra compte que les progrès de la biologie ne posent pas moins de problèmes moraux et spirituels que ceux de la physique. De ce point de vue, toute l'étude de M. Jean Rostand est à citer. Grâce à l'insémination artificielle, on pourrait n'avoir que des enfants géniaux, en mettant, dans les banques de semences, uniquement celles provenant de génies et les parents pourraient en quelque sorte commander leurs enfants, types Mozart ou type Einstein, selon leurs goûts... « Le Droit a été établi pour l'homme normal. » Déjà les juristes ont fait remarquer que la possibilité de la télégenèse (par insémination artificielle) exigeait la révision de l'article 313 du Code civil : « Un mari peut désavouer l'enfant né de sa femme si durant la période légale de la conception, il s'est trouvé éloigné de celle-ci ; mais, à l'heure actuelle, il n'y a plus un point du globe d'où l'envoi de la semence ne soit possible ; la théorie du désaveu va donc être ébranlée » (Julliot de la Morandière). — Et comment les juristes vont-ils s'arranger avec l'insémination différée par mise en conserve de la semence : opération qui aboutirait à rendre un homme père sans son consentement ? avec la transplantation des œufs qui, dissociant la fonction de maternité, séparerait la mère génétique de la mère nourricière ? avec la procréation à partir d'un noyau d'embryon ou de nouveau-né ? avec la grossesse en bocal ? — L'extension des méthodes de greffe ne va-t-elle pas créer des sujets de litige ? Ne faudra-t-il pas réduire les délais de prélèvement des organes sur le cadavre pour faciliter les opérations de greffe ? sacrifier le respect du cadavre au souci du vivant ? contrôler la cession des organes de vif à vif ? Et surtout que va devenir la notion de personne si essentielle au Droit, en présence des atteintes toujours plus nombreuses à l'intégrité de l'être ? Nous pouvons prévoir que bientôt vont se multiplier les hommes-chimères (au nombre de quelques dizaines en 1964) — c'est-à-dire porteurs d'un organe étranger. « Et l'on s'interrogerait à bon droit sur l'identité biologique et psychologique de ces hommes » (p. 299). Sans que nous ayons besoin de prolonger la citation, on se rend bien compte que si l'identité psychologique d'un individu est changée, le problème de la responsabilité de ses actes se pose aussitôt. Comme on le voit, le moraliste n'a pas plus le droit d'ignorer les acquisitions récentes de la biologie que celles de la physique puisque les unes comme les autres ont des répercussions morales et spirituelles.

ANTOINETTE VIRIEUX-REYMOND.

BERTRAND RUSSELL : *L'analyse de la matière*. Traduction Ph. Devaux, professeur à l'Université de Liège. Paris, Payot, 1966, 315 p.

Ceux qui ne connaissent pas Lord Bertrand Russell (Prix Nobel) comme l'auteur, avec Whitehead, des *Principia Mathematica* et de tant d'autres ouvrages d'épistémologie, le connaissent pour sa méditation sur *La conquête du bonheur*. Ce volume est le second volet d'un dyptique dont le premier volet était *L'analyse de l'esprit*. Ainsi que le relève le professeur Devaux, lui-même épistémologue distingué, tout savoir tend à se mathématiser puisque c'est la condition même de sa rationalisation ; la physique est, parmi les disciplines « expérimentales », celle qui s'est le mieux prêtée à cette mathématisation : elle a atteint ainsi une grande universalisation. — Mais en même temps elle met à l'épreuve les choix opérés dans sa mathématisation en les associant à la cohérence de leur portée expérimentale. Seulement, pour pratiquer cette vérification,

le savant doit, à côté des opérations purement intellectuelles, recourir à la perception sensible (pour lire une température sur un thermomètre, une pression sur un baromètre ou noter la scintillation provoquée par un électron sur un écran, etc...). — Alors surgit le problème du rapport précis qui existe entre la physique mathématique et la perception sensible : c'est l'objet de l'*Analyse de la matière*. Dans une première partie *(Analyse logique de la physique)*, l'auteur expose avec une grande clarté la nature du problème, définissant successivement électrons et protons, théorie des quanta, relativité restreinte et généralisée, méthode des tenseurs, géodésiques, l'interprétation physique des invariants, la théorie de Weyl, le principe des lois différentielles, mesure, espace et matière, indiquant finalement le caractère abstrait de la physique. Dans la seconde partie (La physique et la perception), Russell étudie plus particulièrement la nature du rapport de la physique et de la perception sensible. — Le terme de perception y est pris dans un sens plus étroit qu'en psychologie (par exemple, il n'y a pas de perceptions obscures) : il n'y a que des perceptions explicites qui livrent des objets perçus observables, ce qui entraîne une théorie causale de la perception. Mais cette théorie a des rivales : le solipsisme et le phénoménisme. Le solipsisme revient à dire qu'en fonction des événements que j'éprouve, il n'est aucune méthode valable pour déduire le caractère ou même l'existence d'événements que je n'éprouve pas : « Il n'y a pas moyen d'échapper au solipsisme sans avoir recours à l'induction et à la causalité qui font toujours l'objet des doutes qui résultent de la critique sceptique de Hume » (p. 310). Quant au phénoménisme, qui admet l'existence d'événements différents de ceux que j'éprouve, il prétend que tous sont des perceptions ou d'autres événements mentaux : « Les phénoménistes paraissent croire à la garantie du témoignage, c'est-à-dire supposer que les mots qu'ils voient [écrits] [1] et qu'ils entendent expriment ce qu'ils exprimeraient s'ils s'en servaient eux-mêmes. Mais ceci implique la causalité et l'implique sous la forme où la cause se trouve dans une personne et l'effet dans une autre » (p. 311). C'est pourquoi l'auteur rejette le phénoménisme et préfère admettre franchement à titre d'hypothèse (qu'il croit pourtant justifiable) l'affirmation selon laquelle « toute science repose sur l'induction et la causalité » (p. 310). — L'on n'a pas le droit de concevoir une unité matérielle, disons un électron comme une substance, la théorie selon laquelle elle est une entité simple, isolée, persistant dans le temps, n'est pas de celles que nous avons le droit d'adopter, puisque nous ne sommes pas certains qu'elle soit vraie ou fausse : « Nous définissons une unité matérielle isolée comme une « ligne causale », c'est-à-dire comme une série d'événements reliés entre eux par une loi causale différentielle intrinsèque qui détermine des changements de premier ordre, laissant aux lois causales extrinsèques le soin de déterminer les changements de second ordre » (p. 312). — Finalement, l'auteur suggère de considérer que « le monde se compose d'événements constants qui s'accompagnent de rythmes, comme une note prolongée sur le violon, tandis que le piano exécute des arpèges ou qu'il se compose d'événements constants qui s'accompagnent de rythmes, comme une note prolongée sur le violon, tandis que le piano exécute des arpèges ou qu'il se compose de rythmes seulement. Il y a différentes sortes d'événements constants et plusieurs ont leur rythme d'accompagnement propre. Les changements de quanta consistent en « transactions », c'est-à-dire dans la substitution soudaine d'un rythme à un autre. » « ... Il faut des rythmes périodiques pour rendre compte de l'usage du principe des quanta.

[1] Ce mot a été ajouté par nous pour rendre la citation plus claire.

Une perception, en tout cas lorsqu'elle est visuelle, sera un événement constant ou un système d'événements constants succédant à une transaction. Les perceptions sont la seule partie du monde physique que nous connaissons autrement que d'une manière abstraite. Pour ce qui touche au monde en général, tant physique que mental, tout ce que nous savons de ses caractères intrinsèques dérive de son aspect mental et presque tout ce que nous savons de ses lois causales dérive de son aspect physique. Mais au point de vue philosophique, la distinction entre physique et mental est superficielle et irréelle » (p. 313). Telle est la conclusion de l'éminent philosophe anglais. — L'édition anglaise a paru en 1927. Malgré les progrès récents et foudroyants de la physique, la plupart des renseignements et les réflexions critiques de l'auteur gardent toute leur valeur... Aujourd'hui, pas plus qu'en 1927, on n'est parvenu à surmonter d'une manière tout à fait satisfaisante le conflit entre la physique discontinuiste des quanta et la physique continuiste de la Relativité généralisée qui est une théorie compréhensive pouvant tout embrasser, tout sauf les phénomènes quantiques.

ANTOINETTE VIRIEUX-REYMOND.